Dynamiques environnementales

Journal international de géosciences et de l'environnement

39-40 | 2017

**Explorateurs, femmes et hommes de science :
voyages en terres mal connues**

Georges Eugène Haussmann, un sous-préfet géographe

Georges Eugène Haussmann, a sub-prefect geographer

Jean-Pierre Méric

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/dynenviron/388>

DOI : 10.4000/dynenviron.388

ISSN : 2534-4358

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2017

Pagination : 76-87

ISSN : 1968-469X

Référence électronique

Jean-Pierre Méric, « Georges Eugène Haussmann, un sous-préfet géographe », *Dynamiques environnementales* [En ligne], 39-40 | 2017, mis en ligne le 01 juin 2018, consulté le 28 novembre 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/dynenviron/388> ; DOI : 10.4000/dynenviron.388

La revue *Dynamiques environnementales* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

figure 1 : Haussmann vers 1889, au moment de la parution des Mémoires. Photographie frontispice de la première édition, Paris 1890.

Georges Eugène Haussmann, un sous-préfet géographe

Jean-Pierre Méric¹

Résumé/Abstract

Parfois considérées avec condescendance, les *Mémoires* que G.-Eugène Haussmann rédige à la fin de sa vie ne manquent pourtant pas d'intérêt. Au fil des pages du premier volume, d'Yssingaux à Saint-Girons en passant par Nérac et Blaye, on suit les voyages pittoresques d'un jeune sous-préfet chevauchant à la rencontre de ses administrés. On dirait des récits d'excursions de l'un de ces « géographes » du milieu du XIX^e siècle qui frayent le chemin d'Élisée Reclus. Curiosité et acuité du regard sur les paysages traversés et l'activité des hommes qui les peuplent, précision des itinéraires, justesse des notations géologiques et morphologiques... Haussmann mesure ses connaissances acquises au collège Henri IV à la rigueur scientifique de son temps, tout en contant avec verve les aventures qui émaillent sa vie d'explorateur à la rencontre des Gascons et des ours.

Georges Eugène Haussmann, a sub-prefect geographer

Sometimes considered with condescension, the *Memoirs* that G.-Eugène Haussmann reedits at the end of his life are not without interest. Throughout the pages of the first volume, from Yssingaux to Saint-Girons via Nérac and Blaye, we follow the picturesque travels of a young sous-préfet riding to meet his constituents. There are tales of excursions by one of these "geographers" of the middle of the nineteenth century who pave the way for Élisée Reclus. Curiosity and acuteness of the look on the crossed landscapes and the activity of the men who populate them, precision of the itineraries, correctness of geological and morphological notations... Haussmann measures his knowledge acquired at the college Henri IV with the scientific rigor of his time, all by telling with verve adventures that enamelled his life as an explorer meeting Gascons and bears.

Mots clés/Key-words

Arrondissement, Blaye, Bordeaux, gascon, Gironde, Nérac, ours, Pyrénées, Saint-Girons, Yssingaux.

Arrondissement, Blaye, Bordeaux, Gascon, Gironde, Nérac, bears, Pyrenees, Saint-Girons, Yssingaux.

Introduction

« En général on parvient aux affaires par ce que l'on a de médiocre, l'on y reste par ce que l'on a de supérieur »¹. Voilà une phrase prête-à-porter de Chateaubriand qui pourrait bien, sans grandes retouches, habiller l'homme grand – il mesure 1,90 m – auquel nous allons nous intéresser. Georges Eugène

Haussmann (c'est notre homme), dont on a tout dit et écrit de la carrière parisienne à partir de 1853 dans son rôle de protégé de Napoléon III, est beaucoup moins connu pour sa carrière précédant son arrivée dans la capitale. Ce sont donc ces « années de jeunesse » qui vont faire l'objet de notre propos, largement inspiré de la lecture du premier volume de ses *Mémoires* parues en 1890, et intitulées *Avant l'Hôtel de Ville*².

1. Chateaubriand, *Mémoires d'outre tombe*, Vol. III p. 43 de l'édition Garnier-Flammarion, Paris, 1982.

1. Société Archéologique et Historique du Médoc (S.A.H.M.).

2. *Mémoires du baron Haussmann*, I, Avant l'Hôtel de Ville, Paris, Victor-Havard éditeur, 1890.

On n'échappera pas au rappel biographique de rigueur, mais c'est une facette particulière du personnage que nous avons choisi de mettre en lumière. Celle du jeune sous-préfet qui parcourt routes et sentiers des arrondissements qui lui sont confiés. Un aventurier des chemins de sous-préfecture ? Sans doute en rajoute-t-il, l'âge venu, lorsqu'il rédige ses souvenirs : la nuit dans « l'auberge sanglante » et l'attaque des ours sont des morceaux de bravoure d'un gascon d'adoption qui cultive le sens de l'exagération de ses administrés. Un géographe à la mode de son temps ? La qualification lui conviendrait mieux. On en jugera. Il est vrai qu'on peut créditer le baron de toutes sortes de défauts, principalement d'une suffisance parfois insupportable. Cependant, comment résister à ce qu'il nous raconte ? Les citations composent une grande partie de notre texte : on ne saurait s'en dispenser sans décolorer le personnage. La pagination entre parenthèses qui les identifie est celle de l'édition des *Mémoires* par Françoise Choay, parue en 2000 aux Éditions du Seuil.

I- Du sous-préfet aux *Mémoires* d'un retraité

Né à Paris le 27 mars 1809, Georges Eugène Haussmann est le deuxième des quatre enfants de Nicolas Valentin Haussmann et de Marie-Caroline née Dentzel. Puisant ses origines à Cologne, cette famille de confession luthérienne s'est installée en Alsace au début du XVIII^e siècle. Le jeune Georges est scolarisé au collège Henri IV (aujourd'hui, lycée Condorcet) en 1820. Il y côtoie des condisciples qui seront célèbres à leur tour : le jeune duc de Chartres, Musset, et même Baltard. Le collège est une véritable pépinière de futurs hauts fonctionnaires : 21 des préfets de l'Empire à venir y feront leurs études. Bachelier à 17 ans, il entre à la faculté de droit de Paris. Mais ce garçon de santé un peu fragile est un touche-à-tout. Il n'étudie pas seulement le droit, il fait aussi de la musique, fréquente le conservatoire, suit les cours de Reicha et de Cherubini. Il joue du piano, du violoncelle, même de l'orgue à l'occasion, et rencontre le jeune Berlioz. En juillet 1830, à 21 ans, il a son petit quart d'heure d'émotion révolutionnaire, et reçoit une blessure légère. Ce qui lui vaut la médaille de Juillet, et une invitation à la prestation de serment à la Charte de Louis-Philippe : « Je suis représenté par un officier quelconque de la Garde Nationale, figurant au gradin même que j'occupais, dans le grand tableau d'Eugène Devéria, consacrant le souvenir de cette importante cérémonie » (I-98) écrit-il dans ses *Mémoires*.

En 1831, grâce à un coup de pouce de son ancien condisciple devenu duc d'Orléans, il commence sa carrière dans la préfectorale à 22 ans par le secrétariat général de la préfecture de la Vienne. Il y ronge son frein pendant presque deux ans, en organisant les réceptions du préfet, et en servant de cavalier à la préfète pour danser le quadrille. Le 15 juin 1833, le voici enfin nommé sous-préfet à Yssingeaux, modeste et sauvage arrondissement de la Haute-Loire. Il n'y reste que cinq mois, car, à l'automne, il fait ses bagages pour rejoindre – avec sa jument achetée à Yssingeaux – la sous-préfecture de Nérac dans le Lot-et-Garonne. Il y reçoit en 1836 le grade Chevalier de la Légion d'honneur (à 27 ans), en reconnaissance de son zèle

pour la mise en œuvre dans son arrondissement de la loi Guizot sur l'école.

Le 17 octobre 1838, il convole en justes noces à Bordeaux, au temple des Chartrons, avec Louise-Octavie de Laharpe. Née à Bordeaux le 15 février 1807, la jeune épouse est la fille d'Alphonse Daniel de Laharpe, négociant armateur de la place, digne représentant d'une famille protestante originaire du canton suisse de Vaud. Marie-Henriette, premier enfant du couple, vient au monde le 17 janvier 1840. À peine un mois plus tard, le 19 février, Haussmann est envoyé dans la sous-préfecture de Saint-Girons, en Ariège. Il est mortifié de cette nomination, le fait savoir à son administration, qui lui répond qu'il était le seul homme capable de mener à bien la difficile mission consistant à éradiquer la florissante contrebande d'armes entre la France et l'Espagne, en pleine guerre carliste

De fait, moins de deux ans s'écoulaient avant la mutation de George Eugène pour la sous-préfecture de Blaye, le 23 novembre 1841. Il a 32 ans. Quoique médiocrement satisfait de ce lot de consolation – il attendait Libourne ! –, Blaye est pour Haussmann une sous-préfecture de rêve. D'une part parce qu'il s'entend bien avec un « patron » qu'il apprécie : « un vrai préfet, celui-là », dit-il du baron Sers, le préfet de la Gironde. C'est à lui, bien davantage qu'à son beau-père, qu'il doit d'être introduit dans le milieu du négoce des Chartrons dont il rêve d'être l'habitué. D'autre part, parce qu'il est proche de sa famille... et de ses terres achetées dans le Lot-et-Garonne dont il peut ainsi mieux s'occuper. « Pour moi », raconte-t-il, « je partais ordinairement de Blaye, la canne à la main, tous les samedis, quand ce n'était pas les vendredis, par le bateau montant, vers midi pour Bordeaux, et je rentrais le mardi matin. » Sa seconde fille Fanny Valentine naît à Bordeaux le 1^{er} décembre 1843.

La révolution de 1848 chasse Haussmann de sa sous-préfecture de l'estuaire, mais il reste à Bordeaux en tant que conseiller de préfecture, à la demande du commissaire de la république naissante. Ce que la monarchie lui avait fait espérer, c'est la république qui lui offre : le 24 janvier 1849 le voici préfet du Var, puis préfet de l'Yonne le 11 mai 1850. C'est donc à Auxerre que le Prince-président va le chercher pour le dépêcher à Bordeaux, afin d'assurer les lendemains du coup d'état dans le département de la Gironde : Haussmann prend ses fonctions à la préfecture du cours du Chapeau Rouge le 3 décembre 1851. Il y restera jusqu'à sa nomination à Paris le 22 juin 1853. La suite de la carrière d'Haussmann est trop connue pour qu'on la rappelle ici. Mais ses responsabilités parisiennes ne l'éloigneront jamais de la Gironde. Lors de sa révocation, le 5 janvier 1870, il va passer quelque temps dans sa villa de Nice, puis décide de se retirer à Cestas (commune située au sud de Bordeaux).

C'est probablement dans sa campagne bordelaise aux portes de la lande, précisément dans son bureau du rez-de-chaussée du château de la Pelette, que le baron ex-préfet³ commence à travailler à ses

3. Devenu sénateur le 9 juin 1857, Haussmann décide de porter le titre de son oncle : « Mon grand-père maternel [...] m'assura la succession du titre [de mon oncle] que je ne portai pas néanmoins tout de suite quand le chagrin l'eut tué. [...] Je l'acceptai presque malgré moi, comme on a pu le lire par ailleurs, après mon élévation au Sénat de l'Empire ». (I-57)

mémoires. Nous sommes en 1886, il est alors âgé de 77 ans (**figure 1, p. 76**). Avec sa fausse modestie coutumière, il explique dans l'avertissement qui ouvre le volume I (daté de Cestas, septembre 1889), comment il a pris la plume, malgré lui :

J'ai commencé à écrire ces « mémoires » qui, jusqu'à ces derniers temps n'étaient pas destinés à la publicité, - de mon vivant du moins, - sur l'insistance d'un ami de très bon conseil. [...] Ce ne sont pas à proprement parler des mémoires, c'est-à-dire des notes recueillies jour par jour, chemin faisant, au cours de ma vie publique, et résumées dans un ordre méthodique et sous une forme étudiée. [...] Le temps m'aurait manqué pour tenir un carnet de mes remarques et de mes impressions. (I-65).

Faut-il le croire ? Modérément, car 140 pages plus loin il écrit presque le contraire, nous confiant qu'il n'avait pas besoin de beaucoup de sommeil : « Quand je m'éveillais, la nuit, [...] j'écrivais, au moyen du papier et du crayon placés toujours à portée de main, quelque chose dont l'idée me venait (I-145). » Le texte de ces *Mémoires* est souvent considéré avec condescendance, et l'un de ses biographes, Nicolas Chaudun, en trouve la lecture « fastidieuse »⁴. Le volume I nous paraît digne cependant de retenir l'attention des Girondins, surtout quand on sait faire la part des choses. On comprend vite qu'Haussmann y parle principalement du seul personnage qui l'intéresse, c'est-à-dire de lui-même, pour reprendre les mots du duc de Persigny dans le célèbre portrait qu'il fait du préfet.

Le style est plus qu'honorable - il y a des passages dignes de Saint-Simon, de Chateaubriand ou de Stendhal - familier parfois, volontiers émaillé d'ironie voire de franche perfidie qui rachètent l'auto-célébration latente. Les récits de l'arrivée du Prince-président à Bordeaux sur le fleuve et du banquet dans le hall de la Bourse, ne manquent pas de souffle romanesque. Si l'on ne craignait pas le ridicule, on penserait à Flaubert ; ou même à Michelet, qui pourtant n'estimait guère le préfet. Les personnages de ces mémoires sont campés avec vivacité, les paysages décrits avec souci d'exactitude, le tout formant un tableau certainement très proche de la vérité du quart sud-ouest de la France sous la Monarchie de Juillet.

Surtout, comment ne pas reconnaître au fil de la plupart des pages du premier volume écrites par Haussmann, l'empreinte du géographe ? C'est très exagéré, pense-t-on ? Dans sa biographie du baron, Nicolas Chaudun parle de « passion de la topographie », de « descriptions compulsives des paysages, des cours d'eau et des fractures du relief, enfin de tout obstacle naturel ». Il insiste sur cette « passion nourrie de voyages incessants, mais aussi de lectures nombreuses, parfois très techniques comme l'atteste l'inventaire de la bibliothèque qu'il devait laisser à Cestas »⁵. En poste dans l'Ariège, à Saint-Girons, le sous-préfet reconnaît que cette passion est un excellent camouflage pour « détourner l'attention publique des mesures de Haute Police » dont il est chargé.

Ma curiosité de géologue et d'hydrologue elle-même, ne me servait-elle pas à bien expliquer mes courses fréquentes dans les montagnes ; mes ascensions aux points les plus élevés de la grande chaîne ; mes recherches et mon inspection de toutes les brèches accessibles (I-175) ?

On est frappé, il est vrai, par la curiosité et l'acuité du regard – ce qu'il appelle son « esprit d'investigation toujours excité » –, la précision des itinéraires et la prétention d'exactitude. C'est que la méthode se veut « scientifique ». Le baron écrit par exemple à propos du bassin du Salat et de ses affluents :

J'ai relevé les chiffres qui précèdent, et beaucoup d'autres, pour l'exactitude desquels je ne pouvais me fier à ma mémoire, sur la carte de l'État-major qui m'a servi d'ailleurs, à contrôler, sous d'autres rapports, mes souvenirs, et en a justifié la précision (I-168).

Aller prendre possession d'une lointaine sous-préfecture est donc, pour le jeune fonctionnaire parisien, l'occasion d'un véritable voyage d'études : « L'idée de voir du pays ne manquait pas de séductions pour un fonctionnaire de mon âge, pour un esprit toujours en éveil. » Voyages pittoresques, certes, mais l'époque n'est pas avare de ce genre de relations. Cependant, on discerne très vite chez le jeune sous-préfet en route pour Yssingeaux le regard du géographe ; quoiqu'il n'en avance jamais la prétention. La bonne vieille démarche affleure plus d'une fois : « localiser, décrire, expliquer », les trois verbes magiques que la faculté inculquait à ses apprentis géographes autrefois, avant les bases de données et la géolocalisation par satellite. Les pérégrinations administratives d'Haussmann ressemblent souvent à des expéditions de découverte. Il voyage comme un géographe. Un géographe évidemment à la mode d'Adolphe Joanne, de Victor Malte-Brun ou d'Élisée Reclus⁶, un peu hâbleur certainement, mais qui ne recule pas devant l'inconfort voire les dangers de la vie d'explorateur exposé à l'attaque des ours :

La première fois, nous avons campé non loin du col de Girette ; [...] couchés sur l'herbe dans des sacs de douaniers, en peaux de mouton ; la tête et les épaules enveloppées dans nos manteaux ; ayant pour oreiller les selles de nos chevaux au pacage, - avec des entraves aux pieds de devant – et gardés par des feux qu'entretenaient des vigies, prises à tour de rôle dans une escouade de préposés, qui nous servit d'escorte jusque-là. Cette manière de passer la nuit commençait à ne plus m'étonner (I-180).

II- Le voyage et les paysages

Nous voici maintenant prêts à accompagner notre jeune fonctionnaire parisien sur la route de sa première affectation. Il vient de passer près d'un an à organiser les bals de la préfecture de Poitiers. Haussmann est

4. Nicolas Chaudun, *Haussmann Georges Eugène, préfet baron de la Seine*, ouvr. cité p. 249.

5. Nicolas Chaudun, *Haussmann...* ouvr. cité p. 68.

6. Adolphe Joanne (1813-1881) : fondateur de l'*Illustration*, éditeur des *Guides Joanne* et d'un *Dictionnaire des communes de France* (1864). Victor-Adolphe Malte-Brun (1816-1889) : secrétaire général de la Société de géographie, publie une édition de la *Géographie* de son père Konrad, éditeur de la *France illustrée* (1879-1884). Elisée Reclus (1830-1905), collaborateur des *Guides Joanne*, auteur – entre autres – d'une immense *Géographie Universelle* (1875-1894).

âgé de 23 ans, le voyage à Yssingeaux ne va pas décevoir son désir d'aventure !

Je fus obligé [...] de commencer par prendre à Poitiers, la diligence de Paris à Bordeaux jusqu'à Angoulême, où l'on trouvait un voiturin faisant le service de la poste entre cette ville et Limoges, par La Rochefoucauld, Chabanais et Saint-Junien, et qui recevait des voyageurs. De Limoges, une patache partait quotidiennement pour Clermont-Ferrand : mais elle dépensait deux jours à faire ce trajet limité maintenant à peu d'heures. [...]

Nous gravâmes le Puy de Dôme, et du haut du col que la route traverse, entre le cône de cette montagne et celui d'un autre dôme moins élevé, s'offrit à mes yeux émerveillés, le splendide panorama de la Limagne, éclairé par le soleil à son déclin derrière moi. [...]

De [Clermont], je pris enfin la route du Puy-en-Velay, qui passe par Issoire et suit la vallée de l'Allier jusqu'à Brioude, l'une des deux sous-préfectures de la Haute-Loire. Mon véhicule franchit, de nuit, la chaîne des montagnes de Fix, séparant cette vallée de celle de la Loire, et me déposa de bon matin, au Puy, sur la place du Breuil (I-112,114).

On peut lire le récit des voyages d'Hausmann comme une sorte d'état des lieux de la France provinciale où le pittoresque semble toujours là pour justifier à posteriori tous les progrès intervenus dans les voies et les moyens de communication depuis 50 ans. C'est-à-dire, grâce aux bienfaits de la monarchie impériale. Après 1880, au moment où il écrit, en effet, la situation a considérablement évolué. Il suffit de feuilleter les délibérations des conseils municipaux de l'époque pour comprendre cette aspiration à faciliter les déplacements des hommes et le mouvement des marchandises. Pour prendre l'exemple de Saint-Selve et de Cabanac, deux communes girondines non loin de Cestas, à une vingtaine de kilomètres au sud de Bordeaux dans le canton de La Brède, plus de 40% des délibérations de leurs conseils municipaux sont consacrées à l'ouverture ou à l'élargissement des chemins entre 1840 et 1860. On comprendra dès lors que le chemin du Puy à Yssingeaux attendait encore ses redressements et son empiérement au moment où Hausmann s'y engageait. Après avoir été reçu par le préfet, prêté serment, le voici reparti vers sa sous-préfecture.

Ce n'était pas une petite affaire de franchir l'épais massif de montagne qui sépare Le Puy de ce chef-lieu d'arrondissement, sis à 840 mètres au-dessus du niveau de la mer. À peu de distance du Puy, on passait la Loire qui n'est encore là qu'un ruisseau, par le pont de Brives, pour s'engager dans une suite de rampes ardues, en lacets, jusqu'au col de Perthuis d'où l'on redescend, par d'autres lacets un peu moins longs, à Bessamorel, puis à Yssingeaux.

Les piétons et les cavaliers évitaient une partie de ces détours en suivant des sentiers abrupts, étroits, qu'on appelle dans le pays des « coursières » ; mais il est aussi fatigant de les descendre

que de les monter, à cause des débris de pierre volcanique dont ils sont semés, et qui roulent sous le pas des hommes et des chevaux. Les cavaliers doivent y dévaler à pied, fort gênés par leurs éperons. (I-114).

Les horizons faussement dégagés du Lot-et-Garonne ménagent au voyageur des chemins qui semblent plus sûrs au premier coup d'œil. Mais l'explorateur chevronné ne saurait se fier à cette aimable apparence. On rencontre aussi l'aventure dans les molles collines de l'arrondissement de Nérac, surtout par temps de pluie à ne pas mettre un sous-préfet dehors :

Dans le « Terrefort », pendant la saison mauvaise, les cavaliers, pour ne pas être abîmés de boue par le pataugis de leurs montures, se voyaient obligés de chausser de grandes guêtres à pied, en droguet, sorte de drap grossier de chanvre et de bourre de laine, gris bleuâtre dont les paysans s'habillent, dans lesquelles on entrait tout botté, et qui se boutonnaient jusqu'au milieu de la cuisse. Il ne s'y trouvait d'ouverture que pour le passage des éperons. [...]

Me voit-on parcourant dans ces conditions, mon arrondissement avec de pareilles guêtres aux jambes, un manteau de toile cirée enroulé sur le devant de ma selle, quand il ne reposait pas sur mes épaules, et, de plus, une coiffure imperméable sur la tête ? Les étoffes imprégnées de caoutchouc n'étaient pas inventées. (I-155).

Quand Hausmann prend son poste à Blaye, c'est tout autre chose. Fini l'inconfort des cavalcades sur les sentiers de montagne et l'enlèvement dans les riches sols argileux du Lot-et-Garonne. Il connaît déjà le bon usage du fleuve qui lui facilite ses déplacements entre Agen et Bordeaux. Il semble en effet qu'Octavie soit plus souvent chez ses parents à Bordeaux, qu'auprès de son sous-préfet de mari, une fois accomplies ses obligations d'hôtesse pour les inévitables réceptions officielles de l'arrondissement. Le voyage par le bateau à vapeur est un grand classique du XIX^e siècle, surtout sur un aussi bel estuaire que celui de la Gironde. Une fois à Bordeaux, Hausmann se rend donc à l'embarcadère de la Compagnie des Bateaux du Bas de la Rivière, au bas des Quinconces, point de départ de la ligne de Royan (**figure 2**) :

Je pris le bateau du matin pour aller prendre possession de ma nouvelle Sous-Préfecture. Favorisé par la marée, il ne mit que deux heures et demie à faire la descente de Bordeaux à Blaye, malgré ses nombreuses escales. À marée contraire, le voyage dure trois heures et demie et même quatre heures suivant la force du courant. De même à la montée, de Blaye à Bordeaux (I-197).

Le jeune sous-préfet comprend très vite l'intérêt économique et social de cette magnifique voie de communication qui s'ouvre jusqu'à l'océan. À tel point qu'en 1852, c'est par le fleuve qu'il organisera l'arrivée du Prince-président à Bordeaux dans sa préfecture. Voie de communication... au sens très actuel de ce mot ! Le temps du voyage est celui de l'utile et de l'agréable :

figure 2 : Joseph Felon, *Vue des Quinconces*. Gravure non datée (1830-1835 ?) représentant l'embarcadere de la « Compagnie des bateaux du bas de la rivière » (Bibliothèque municipale, Bordeaux).

En route, je rencontrais nombre de mes administrés, s'embarquant aux escales qui font un long chapelet tout le long de la côte, de Blaye à Bourg, et j'en voyais autant, de retour, qui revenaient avec moi. J'ai traité bien des questions et arrangé bien des affaires sur le pont du bateau. Avec combien de propriétaires de l'arrondissement de Lesparre, embarqués au Verdon, à Pauillac, à Beychevelle, n'ai-je pas ainsi lié connaissance pendant mes six années de Blayais ?

Ces voyages, peu fatigants, formaient plutôt des promenades, en général agréables ; car le mauvais temps n'est vraiment pénible, en rivière, qu'en dessous de Pauillac. Du Bec d'Ambès à Blaye, la Gironde a bien quatre kilomètres de largeur, mais en deux bras, séparés par l'île Cazeaux, l'île Verte, l'île du Nord, celle du Pâté où s'élève entre la citadelle de Blaye et le fort Médoc, un fortin complétant la défense du fleuve, et enfin, celle de Patiras. (I-199, 200).

Chaque paysage nouveau est pour Haussmann un sujet de curiosité. Dans ces notations personnelles, parfois comme émerveillées, la fraîcheur du souvenir étonne : il écrit parfois plus de quarante ans après, mais l'accent de sincérité sonne plutôt juste. Lors d'une excursion au mont Mézenc, à la source du Lignon (figure 3), il fait l'expérience partagée par tant d'indignes touristes qui craignent d'avoir manqué les merveilles qu'un guide condescendant met sous leurs yeux insensibles :

La cime [du Mézenc] ne dépasse pas 1 800 mètres d'altitude. Néanmoins, on a de son sommet, une vue splendide. On embrasse tous les massifs montagneux du centre de la France. De plus, on aperçoit distinctement les Alpes, à l'est, et même on s'étonne de s'en trouver relativement si rapproché. Dans le sud-ouest, à bien plus grande distance, on me fit discerner une ligne

bleue ondulée, qu'on me dit l'extrémité de la chaîne des Pyrénées orientales. Je me gardai bien d'y contredire, trop heureux de pouvoir me flatter d'avoir vu d'un même point, dans la même minute, le Mont Blanc et le Canigou (I-119).

Sa mission à Saint-Girons en 1840 nous vaut de jolies pages. Ces imposantes Pyrénées ariégeoises sont un terrain d'élection pour les contrebandiers d'armes. Le sous-préfet participe à leur traque lors d'une de ces expéditions composée de gendarmes et de douaniers, accompagné de son fidèle cocher Dominique qui le suit depuis Nérac pour s'occuper de ses chevaux. On établit le campement au lac d'Araing, après s'être accordé l'occasion d'une ascension du mont Crabère.

C'était une journée de juillet étouffante...

Enfin, à six heures du soir, nous arrivâmes sur l'étroit sommet, à côté de la petite tour signal de Cassini. La neige me montait jusqu'à mi-cuisse, et le soleil était encore assez fort pour me brûler la figure.

Mais quel magique panorama ! Au sud, devant nous, de l'autre côté de la vallée d'Aran, la Maladetta se présentait au soleil couchant sous un nouvel aspect. On voyait se profiler après elle, à l'ouest, la série des pics renommés de la grande chaîne des Pyrénées : le Cylindre, le Mont Perdu, le Vignemale, le pic d'Ossau, et, s'en détachant au nord, comme un colonel devant sa troupe, le pic du Midi de Bigorre. [...] Au nord, la vue embrassait un immense espace. On suivait le cours de la Garonne au-delà de Toulouse, jusqu'à la ligne de coteaux qui la borde, dès qu'elle prend son cours au nord-ouest, vers Agen et Bordeaux. (I-182, 183).

S'il ne demeure que peu de temps dans son arrondissement de Saint-Girons, c'est néanmoins

figure 3 : *Le Lignon à Chambon, 1834*. Lithographie d'Isidore Deroy (1797-1886 ; Bibliothèque municipale, Le Puy-en-Velay, Haute-Loire).

pendant ces quelques mois qu'il note ses observations les plus pertinentes, du point de vue de la géographie. On comprend qu'il a mesuré ses notes à l'aune de connaissances qu'il a acquises sans doute plus tard. Il n'hésite pas à se qualifier d'hydrologue et de géologue : ses notations géologiques et morphologiques sont précises, il est vrai. Mais il est peu probable que sa seule formation de juriste y soit pour quelque chose :

Le Val d'Andorre, en dépit de sa mise en musique par Halévy⁷, ne vaut pas le long et fatigant voyage qu'il faut faire pour y monter. [...] Mais cette excursion me permet de constater la différence [des vallées de l'arrondissement de Saint-Girons] dont la plupart des roches sont de marbre, avec la vallée de l'Ariège dont la formation tout entière est granitique : aussi, l'aspect des constructions, comme celui du pays même, change-t-il absolument d'une contrée à l'autre. [...]

Chaque vallée grande ou petite, a son thalweg sillonné par un cours d'eau ne tarissant pas, mais d'un débit proportionnel au périmètre du bassin qu'elle constitue. C'est le témoin permanent des grands courants diluviens qui l'ont creusée, depuis le soulèvement pyrénéen (I-166,167).

7. *Le Val d'Andorre*, opéra comique en 3 actes, livret d'Henri de Saint-Georges, musique de Jacques-Fromental Halévy. La première représentation est donnée à Paris en novembre 1848. Le succès de l'ouvrage permet à l'Opéra comique de redresser une situation financière en péril.

III- Géographe et/ou ethnographe ?

De même que le regard du géographe ne s'arrête pas aux paysages, celui du sous-préfet observe donc aussi les hommes qui les peuplent. Certes, sa fonction exige qu'il s'intéresse à la vie de ses administrés, mais sa curiosité le pousse à explorer sous la surface des apparences. À chaque prise de fonction, après le récit du voyage et la description des contrées traversées, Haussmann place toujours le chapitre attendu qu'un professeur intitulerait « Les hommes et leurs activités ». Il le fait à la manière des publications de Frédéric Jouannet et plus tard d'Édouard Féret pour la Gironde, à la mode des diverses *Statistiques* départementales qui paraissent à l'époque. Parfois, on le prend en flagrant délit d'emprunt à des ouvrages parus bien plus tard, mais certainement rangés dans sa bibliothèque. Le souci d'exactitude, bien sûr ! On reconnaît sous sa plume des phrases directement sorties de Bordeaux et ses vins de Féret. Il fait la liste des localités et détaille ses visites des édifices et des manufactures : porcelaines à Limoges, papeteries à Annonay, usine métallurgique de Foix, bains d'Ussat, verrerie de Mercenac dans le canton de Saint-Lizier. Puis il dresse les inévitables tableaux de l'économie dans les arrondissements dont il a la responsabilité, surtout pour Nérac et Saint-Girons. Tout y passe : végétation et ressources naturelles exploitables, cultures, élevage, voies de communication. Le tout avec un soin assez minutieux du détail, comme dans une véritable leçon de géographie.

L'industrie la plus répandue partout, mais plus particulièrement dans la région monta-

gneuse est l'élève des bêtes à laine ; puis des vaches, enfin des chevaux : ceux-ci de race navarrine croisée d'arabe ; les vaches, petites ; - leur lait, comme celui des brebis, et aussi des chèvres (effroi des forestiers) dont on voit quelques troupeaux sur les cimes, sert à la fabrication de fromages ; - la race ovine, de belle et fine espèce, donne de la laine recherchée (I-170).

Il cherche le plus souvent à expliquer, sinon à comprendre les situations économiques et humaines qu'il découvre. Ces constats et ces interrogations sont d'ailleurs à la mode. On dirait que tous les voyageurs de l'époque entrevoient enfin comment les conditions de leur milieu naturel s'imposent aux hommes... Et comment ils en tirent, s'ils le peuvent, le meilleur parti, fût-ce par des moyens à peine avouables, notamment celui de la mendicité. À cet égard, on ne peut s'empêcher de penser qu'Haussmann a lu Hippolyte Taine et son *Voyage aux Pyrénées*, paru en 1858 :

Les Ossalais pourtant ont, d'ordinaire, une physionomie douce, intelligente, un peu triste. Le sol est trop pauvre pour donner à leur visage cette expression de vivacité impatiente et de verve spirituelle que le vin du Midi et la vie facile donnent à leurs voisins du Languedoc. Soixante lieues en voiture prouvent que le sol forme le type. [...] La race façonne l'individu, le pays façonne la race⁸.

Quinze ans plus tôt, sous-préfet de Saint-Girons, Haussmann pense déjà que l'homme est en grande partie une création de la nature qui l'entoure. Toutefois, quarante années ont passé lorsqu'il livre ce constat à ses lecteurs, et le personnage n'a pas gagné en modestie, on va le voir. Dans un sous chapitre qu'il intitule *Recherches hydrologiques*, il écrit : « L'arrondissement de Saint-Girons me fut un vaste champ pour mes études, sérieusement commencées depuis plusieurs années, sur l'intéressant sujet des eaux, considérées au point de vue de l'alimentation humaine. » Il nous livre ensuite une petite démonstration de son intelligence, abritant cependant son inexpérience supposée derrière l'autorité d'une sommité du temps, le docteur Terme, maire et député de Lyon. C'est que notre jeune sous-préfet s'apprête à donner une leçon au respectable docteur Ferrus, Inspecteur général du service des aliénés. Flanké du sous-préfet de l'arrondissement, le médecin est alors en visite à Saint-Lizier, qui, outre sa cathédrale, abrite un grand hospice – « plus que médiocrement installé dans les bâtiments fatigués d'un ancien palais épiscopal » précise Haussmann – où se mêlent malades mentaux, enfants abandonnés, indigents et infirmes divers. La leçon peut commencer :

Je ne rencontrai jamais de cours d'eau sans m'enquérir de la formation géologique du sol d'où leurs sources provenaient ; sans rechercher la composition chimique de l'eau de chacune, et sans observer son influence hygiénique sur les populations qui la buvaient (I-172).

Haussmann poursuit son raisonnement, tout en accompagnant le docteur Ferrus au fil des différents pavillons. Il lui fait remarquer que :

- les rachitiques, crétins et goitreux de la vallée de la Bouignane, au sol exclusivement alumineux, boivent des eaux privées de phosphates et de carbonates de chaux,

- tandis que les populations magnifiques des vallées de Biros et de Bethmale (**figure 4**), vivent dans des contrées de formations calcaires, et des pays de marbre, à l'abri des diverses disgrâces qui accablent leurs voisins. La démonstration n'est-elle pas lumineuse ? En tout cas, elle n'atteint pas son but, semble-t-il :

Je ne suis pas bien sûr d'avoir convaincu ce savant émérite. Un vieux praticien pouvait-il, d'ailleurs, convenir de suite qu'un jeune Sous-Préfet sans compétence, eût ébranlé du premier coup dans son esprit, la thèse qu'il professait depuis longtemps (I-172) ?

Reconnaissons malgré tout que les observations d'Haussmann sur les hommes et de leurs activités ont souvent une précision ethnographique. Costumes, langues, coutumes, état sanitaire, Haussmann observe ses administrés avec une certaine finesse, la plupart

figure 4 : Paysanne de la vallée de Bethmale (Ariège), dans *The costumes of the French Pyrenees*, drawn on stone by J.D. Harding from original sketches, by J. Johnson Esq., Londres, James Carpenter and Son, 1830-1832 (Bibliothèque municipale de Toulouse, cote A-HARDING (22). Notice jointe : « To be published by subscription, in royal quarto, the *Costumes of the French Pyrenees* : consisting of Thirty Drawings of the Male and Female Peasantry of the Pyrenean Valleys, with a characteristic Background. Copied from the Sketches of J. Johnson, Esq.; drawn on Stone by J. D. Harding; coloured, and accompanied by a Letter-press Description. The work will be published in six parts, each containing five plates. Price of each part : twelve shillings. »

8. Hippolyte Taine, *Voyage aux Pyrénées*, Paris, Librairie Hachette 1858.

du temps sans antipathie. Avec quelques exceptions cependant pour les hommes politiques, comme pour le député de l'arrondissement de Saint-Girons sur lequel Thiers lui demande son impression : c'est celle, répond Haussmann, « qu'un montagnard des Pyrénées est un Gascon élevé à la seconde puissance » (I, 163).

De ses années néracaises, il n'est pas question de paysannerie. Il ne retient que les travers d'une petite communauté corsetée de rites infimes : « L'habitude générale de dîner à une heure, de souper à huit, et de se mettre au lit de neuf à dix » ne se prête guère aux rapports de société. La lessive mensuelle, les confitures l'été et les confits à l'automne sont les occupations des dames. Elles envoient leurs garçons au collège à Bordeaux, mais leurs filles dans les pensionnats d'Angoulême où l'on enseigne à « parler pointu ». En somme, ce qu'il est convenu d'appeler une vie de sous-préfecture. Les traditions montagnardes, en revanche, excitent bien davantage sa curiosité, quoiqu'il ne passe que fort peu de temps à Yssingeaux et à Saint-Girons. Le baron rapporte des mœurs provinciales encore très rudes, fort éloignées de ce qu'il a pu connaître dans son milieu familial, et des pratiques sociales de la grande bourgeoisie urbaine dont il se délectera à Bordeaux. Par exemple, quand il arrive de nuit à Yssingeaux, un soir de marché, il trouve étendu devant sa sous-préfecture un homme blessé au cours d'une rixe qui venait d'avoir lieu :

Il faut avouer que cette entrée en matière n'avait rien de réjouissant ; mais elle me donna de suite une idée juste du caractère de mes nouveaux administrés, ivrognes et batailleurs, toujours prêts à jouer de la « coutellière » qu'ils portaient en général dans une poche de côté de leurs pantalons (I-115).

Ainsi en est-il de ses coreligionnaires des montagnes du Vivarais. Lorsqu'il leur rend visite à Saint-Voy-de-Bonas (commune du Mazet-Saint-Voy dans le canton de Tence), il les trouve plutôt farouches, pour ne pas dire sauvages :

Après un déjeuner sommaire [chez le pasteur], j'assistai au service religieux, « au prêche » comme on dit dans le pays, et je me vis, à la sortie, entouré de mes coreligionnaires qui n'avaient pas idée jusque-là d'un Sous-Préfet protestant, et me parurent, en général, un peu bien sauvages. Ceux de la campagne venaient au temple avec un fusil accroché à l'épaule, qu'ils déposaient en entrant, et qu'ils reprenaient en quittant l'office (I-119).

Du Massif Central aux Pyrénées ariégeoises, les paysages changent, les robes de femmes sont plus colorées, mais les conditions de vie des administrés montagnards d'Haussmann sont-elles moins rudes ici ou là-bas ? La misère est un trait persistant des campagnes et des montagnes françaises de la Monarchie de Juillet. La fête patronale de Seintein, dans le Haut Couzerans, est pour le sous-préfet de Saint-Girons l'occasion d'évoquer les atours féminins, mais plus encore de s'étonner d'une gastronomie municipale qui ne peut laisser indifférent le fonctionnaire de la préfecturale ayant peut-être gardé le souvenir du « déjeuner sommaire » chez le pasteur de Saint-Voy-de-Bonas :

Le lendemain était justement le dimanche auquel tombait la fête votive de Seintein. Les danses du pays et surtout le costume des danseuses, noir brodé de rouge vif avec des jupons et des bas rouges, et des mantilles noires, intéressèrent beaucoup nos Dames.

Après l'abondant festin du Maire où les truites du Lez, les perdrix blanches en salmis, les rôtis de « cordaire » – brebis qui n'a point porté – de jeune isard, de lièvre, et les brochettes d'ortolans défilèrent devant nous, avec bien d'autres mets et une foule d'entremets, suivis de plats de dessert innombrables, et arrosés de tous les vins et liqueurs possibles, nous nous remîmes en route, malgré les supplications de nos hôtes qui voulaient nous garder et nous objectaient, avec raison, l'approche d'un gros orage (I-190).

Agapes votives d'exception qui ne peuvent faire oublier que la faim et la pauvreté sont plus habituelles dans les frustes maisons des hautes vallées ariégeoises. Dans la montagne, il s'agit surtout d'une économie de survie, car « l'arrondissement [de Saint-Girons] ne saurait nourrir toute sa population ». Ainsi, note le sous-préfet, la plupart des hommes vont chercher du travail au loin tant la terre est avare de bienfaits : « Les femmes remplacent les hommes absents dans la culture de la terre, et c'est un sujet d'étonnement pour l'étranger que de voir plus de femmes que d'hommes aux travaux des champs. » Comme Taine, au demeurant, Haussmann est frappé par une pratique qu'il ne juge, ni ne condamne : « La mendicité même, avec simulation d'infirmités, ne se voit pas dédaignée, en tant que métier fructueux, par certains de ces montagnards. » La vallée de l'Alet, enfin, lui ménage une autre surprise :

Les professions auxquelles se vouent les indigènes qui vont chercher fortune au loin sont très diverses ; mais la plus bizarre, et la plus productive, dit-on, celle de montreur d'ours et d'autres animaux dressés, a plus particulièrement les préférences des hommes de la vallée d'Ustou. Ce n'est pas chose facile ni sans danger, que d'aller ravir les oursons à leurs tanières, pour les apprivoiser, les élever et les préparer au rôle de saltimbanques. On disait, en plaisantant, qu'il existait une école communale d'ours dans le bourg d'Ustou ; mais, j'y pus contempler, sur un grand nombre de pas de portes, de petits oursons jouant avec les enfants, familiers avec les chiens, avec les chats, et donnant une physionomie singulière à cette localité (I-171).

IV- S'adapter au milieu

De ses premières semaines à Yssingeaux en juin 1833 jusqu'à son départ de Toulon, dix-huit années de la carrière d'Haussmann se passent en pays de langue d'oc. Le hasard, évidemment. Sans doute, un bachelier de la Restauration étudiant à la faculté de droit de Paris sait-il qu'une grande partie de ses compatriotes parle encore couramment des langues qui ne sont pas le français. De là à se trouver un beau jour immergé pendant des heures dans des conversations en occitan de la patache entre Limoges et Le Puy pour aller représenter le gouvernement de la monarchie

au fin fond du Massif Central, voilà une situation que Georges Eugène n'imaginait peut-être pas.

Avant Saint-Girons, au printemps 1840, la question de la langue n'apparaît pas dans ses *Mémoires*. À peine s'il évoque l'accent des jeunes Néracaises, corrigé par un séjour dans les pensionnats d'Angoulême, nous l'avons vu. Pourtant, la victime lardée de coups de couteau qui encombraient le seuil de sa sous-préfecture le soir de son arrivée à Yssingeaux devait éruer en occitan force jurons à l'adresse de son agresseur. C'est à propos de la fin de son séjour à Saint-Girons qu'Haussmann évoque enfin cette langue largement parlée dans tout le sud de la France. Préparant les bagages, son cocher Dominique Elie, le Néracais - qui parle sûrement gascon aux juments percheronnes de l'attelage du sous-préfet - ne regrette ni les isards qu'il n'a pas réussi à abattre, ni les ours qui s'invitaient au bivouac. Haussmann note alors :

Quelque chose l'horripilait encore plus, si possible : c'était le langage des habitants qui choquait ses oreilles, gâtées par le gascon harmonieux dont Jasmin, le poète agenais, a tiré un si grand parti. Et l'espagnol ! – « Quel patois », disait-il avec dédain, « c'est tout au plus si j'en comprends la moitié » (I-186).

Marié à une Bordelaise, le baron est souvent à Bordeaux, surtout après 1839. Grand propriétaire terrien à Houeillès, dans le Lot-et-Garonne, il s'y rend fréquemment pour rencontrer les régisseurs. Ajoutons les voyages en bateau à vapeur, les visites en Médoc, le peuple des portefaix et des marins autour de l'embarcadère des Quinconces, c'est à peine s'il émerge du bain linguistique du « patois ». Haussmann comprend-il l'occitan, ou mieux encore, le parle-t-il ? Que les débats du conseil d'arrondissement se déroulent en français, voilà qui est probable. Que le sous-préfet baragouine quelques mots avec les conscrits quand il est « en tournée de révision », voilà qui est tout aussi plausible. Et comment s'adresserait-il à ses paysans et ses métayers d'Houeillès ou de Cestas ? Ainsi, on dirait qu'après dix ans de carrière, quand il se trouve à Blaye, la langue gasconne de ses administrés lui est devenue très familière, leur état esprit également. Il note d'ailleurs avec finesse la frontière linguistique, singularité de son arrondissement :

Particularité bien curieuse : dans ce canton de Bourg, sis autrefois en Guienne, le patois bordelais se parle couramment encore ; partout ailleurs, c'est le français, avec l'accent traînard de la Saintonge, qu'on entend. Il n'y a pas de transition : un petit cours d'eau qui se jette dans la Gironde au pied de la Roque-de-Thau, sépare les deux idiomes. En deçà, du côté de Blaye, sur le calcaire d'eau douce, la langue d'oïl ; au-delà, du côté de Bourg, sur le calcaire marin, la langue d'oc. Les habitudes des populations se montrent aussi tranchées (Vol. I, p. 215).

La frontière linguistique vaudrait-elle aussi pour la vigne ? On pourrait presque admettre le raccourci lorsqu'il écrit : « Les vins du Blayais, peu corsés, valent un prix médiocre. Ceux du Bourgeois, très généreux, souvent fins, sont beaucoup plus estimés » (I-201). Disons que cette observation recopiée presque mot pour mot dans une édition de *Bordeaux et ses vins* d'Édouard

Féret, nous dévoile une autre facette du géographe. En effet, s'agissant de la vigne et des activités viticoles, il n'y a pas un géographe bordelais qui ignore un sujet d'étude qui s'impose de lui-même avec une telle évidence dans le département. Son intérêt ne saurait donc échapper à Haussmann. Notre sous-préfet géographe donne ainsi dans le panneau, on pourrait dire par « nécessité absolue de service », surtout quand il revient à la préfecture de la Gironde en 1852. Car sa nomination à Blaye lui a déjà entre-ouvert les portes d'un milieu dans lequel il est très impatient d'être admis. Son beau-père Laharpe est, semble-t-il, moins empressé de lui en prêter les clés. Son sous-préfet de gendre, quant à lui, étant convaincu que ses mérites propres justifient son admission dans ce cercle choisi. En fait, c'est le baron Sers, son préfet, qui l'introduit auprès de ces personnages qui font discrètement la politique bordelaise tout en vendant leur vin :

Le préfet me convoquait à de petites dégustations de grands crus, avec MM. Guestier et Wustenberg, Députés de la Gironde puis Pairs de France ; M. Duffour-Dubergier, le célèbre maire de Bordeaux ; M. Scott, consul d'Angleterre ; M. Nathaniel Johnston, beau-frère de MM. Guestier et Scott ; tous Princes du Commerce de Vins, et M. Biarnès, le premier courtier d'alors ! J'appris là ce qui me permit, plus tard, de faire de ma cave la première de Paris, au dire des invités de l'Hôtel de Ville (I-199).

On le voit alors se hausser du col, fort de cette onction et de ses nouvelles relations. Mais que sait-il du vin ? Et de la vigne ? Tout Haussmann est là, dans le culot avec lequel il conseille son ministre. Du moins, c'est ce qu'il écrit. Grâce à ses recommandations avisées, Tanneguy Duchâtel va conclure l'achat du château Lagrange, à Saint-Julien (**figure 5**) :

Lorsque le comte Tanneguy, mon ministre, acheta le crû de château Lagrange, commune de Saint-Julien, Médoc, après avoir été son utile négociateur dans cette excellente affaire, je fus chargé, par la comtesse Eglé, de surveiller la restauration de ce prétendu château, qui n'offrait rien de seigneurial et de le faire transformer : en parc, de superbes futaies sises des deux côtés ; en pelouses et en pièces d'eau, les terrains vacants, traversés d'un rivelet, alimenté par une source abondante, qui les séparait.

Cela me conduisit très fréquemment dans l'arrondissement de Lesparre, où je passais en nombre d'occasions déjà, pour aller, avec ou sans ma femme, selon qu'elle était ou n'était pas à Blaye en temps de vendanges : à château Laroze, chez nos cousins, le baron et la baronne Sarget ; au château de Beychevelle, dans la famille Guestier, et dans bien d'autres crus appartenant à d'autres de nos parents ou amis de Bordeaux. (I-207)

Mieux encore. Mettant en avant une « expérience viticole » acquise on ne sait trop comment, voici qu'Haussmann se prend pour un expert viticole, n'hésitant aucunement à prodiguer des conseils techniques de drainage au ministre de l'Intérieur, son patron :

figure 5 : Le château de Lagrange (Saint-Julien), par G. de Galard dans *Album vignicole*, 1^{er} livraison, n°3 (1834-1835, Bibliothèque municipale de Bordeaux).

J'avais eu de longs entretiens avec mon ministre, M. le Comte Tanneguy Duchâtel, pendant son séjour en Médoc aux vendanges 1847. Quand il visitait château Lagrange, dont les améliorations l'intéressaient beaucoup, il s'y faisait ordinairement accompagner par moi, pour s'aider de mon expérience viticole, dans l'inspection successive des diverses pièces de son crû. Les excellentes récoltes de 1844 et 1846 couvraient déjà la plus grosse part, tout au moins, de son prix d'acquisition, grâce aux travaux de drainage résolument entrepris, sur mon conseil, et sans aucun retard, dans les parties basses de son vignoble, et, lors du séjour dont il s'agit, celle de 1847 promettait d'être aussi fructueuse. Mais l'état politique du pays se présentait moins riant : il ne craignit pas de s'en ouvrir à moi, dans nos promenades à travers vignes (I-214).

Conclusion

Il va se passer une quinzaine d'années avant que le baron ne se mette lui-même à la viticulture. L'occasion lui en est fournie lorsque sa femme Octavie hérite du domaine de la Pelette à Cestas après la mort de ses parents, en septembre 1862. Il s'y trouve une petite chartreuse. Haussmann en confie la reconstruction à Baltard, qui va se décharger de cette tâche sur Théodore-Henri Duphot (figure 6). Deux ans plus tard, il achète – de ses deniers, cette fois – le château de Rouillac, propriété mitoyenne dans la commune voisine de Canéjan. Ces deux domaines réunis couvrent plus de 1 000 hectares, essentiellement en

landes, mais il fait planter de la vigne sur les terres les mieux adaptées. Le vignoble s'étendra au total sur près de 40 hectares et obtiendra à la fin du siècle quelques mentions honorables dans *Bordeaux et ses vins*. En 1890, l'année même de la publication des *Mémoires*, il perd sa fille Marie-Henriette au mois de mars, et son épouse Octavie le 24 décembre. Quelques semaines plus tard, le baron décède à Paris le 11 janvier 1891, âgé de 82 ans ; ses obsèques ont lieu le 15 à l'église luthérienne, suivies de l'inhumation au cimetière du Père-Lachaise. Sa fille Fanny-Valentine disparaît à son tour à Arcachon le 3 avril 1901.

Des premières broderies d'argent sur l'habit bleu du jeune sous-préfet de 1831 au baron légionnaire peint en majesté par Henri Lehmann avant sa révocation, presque 40 ans ont passé, dont 20 dans quatre modestes sous-préfectures. Cependant, une postérité un peu hémiplogique ne lui a octroyé de célébrité qu'à partir de sa nomination à Paris, comme si, avant la préfecture de la Seine, Haussmann n'avait pas existé. On dirait qu'il naît pour l'histoire à 44 ans, en arrivant à l'Hôtel-de-ville de Paris, ce qui explique pourquoi notre sous-préfet géographe est encore largement inconnu, à l'exception de quelques férus d'histoire locale de Nérac ou de Blaye. Les Parisiens savent-ils seulement ce qu'ils doivent à Saint-Girons ? « C'est à Saint-Girons que s'affermirent en moi, les convictions désormais inébranlables, auxquelles Paris doit un service d'eau de sources dérivées, pures et salubres (I-173) ».

Ainsi, avons-nous essayé d'éclairer cette face cachée de notre immodeste personnage, et notamment son talent d'écrivain. Il aurait fallu parler

figure 6 : Th.-Henri Duphot, le château de la Pelette à Cestas (Gironde, carte postale - vers 1960 ?).

aussi de son incontestable génie de conteur. Mais, à l'exception de Nicolas Chaudun, il est rarement venu à l'esprit de ses biographes de distinguer chez Haussmann un géographe urbain avant l'heure, alors que l'aménagement de l'espace et des villes est aujourd'hui partie intégrante de cette discipline. Il reviendra à Adolphe Alphand qui l'avait secondé pendant 17 ans, de terminer l'œuvre urbaine du baron que personne, pas même « les Jules » dont parle Nicolas Chaudun, ne songera désormais à décrier :

« Les Jules » Simon et Ferry se risquaient maintenant à des repentirs publics. Le favori était banni, pas l'urbaniste. Assurés des leviers du pouvoir, ses adversaires ne songèrent jamais sérieusement à débaptiser le boulevard qui portait son nom. Ce n'était pas encore une réhabilitation, mais enfin, la république ne signe-t-elle pas ainsi ses reconnaissances de dette ?

Quelques orientations bibliographiques

- Chaudun N., (2009).** *Haussmann, Georges Eugène, préfet baron de la Seine*, Arles, Actes Sud.
- Delpont H. et Sanchez-Calzadilla H.-Y., (1993).** *Haussmann d'Albret (le sous-préfet de Nérac 1832-1840, le notable landais, 1840-1891)*, Nérac, Les amis du vieux Nérac.
- Des Cars J., (2000).** *Haussmann : la gloire du Second Empire*, Paris, Perrin.
- Laronze G., (1932).** *Le baron Haussmann*, Paris, librairie Félix Alcan.
- Pouget J., (1962).** *Un membre illustre du Conseil de la Préfecture de la Gironde, Georges Eugène Haussmann*, discours prononcé à l'audience solennelle de rentrée du Tribunal administratif de Bordeaux tenue le 19 septembre 1962.
- Le Clère B., Wright V., (1973).** *Les préfets du Second Empire*, *Cahiers de la Fondation nationale des sciences politiques*, n° 187, Armand Colin.
- L'Esprit A., (1913).** *Un Haussmann inconnu ; sur l'œuvre poétique du préfet*, Paris, Honoré Champion.
- Riffaud É., (1890).** *Aide-mémoire du Baron Haussmann. Souvenir d'une polémique, les commissions mixtes, vieux roman, vieille histoire*, Bordeaux, Féret-et-Fils.
- Valance G., (2000).** *Haussmann le grand*, Paris, Flammarion.
- Valynseele J., (1982).** *Haussmann : sa famille et sa descendance*, Paris, Christian.